

ANNA STAROBINETS

REGARDE-LE

TRADUIT DU RUSSE
PAR RAPHAËLLE PACHE



ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

“C’est une chose d’inventer des histoires qui font peur, c’en est une autre de devenir soi-même l’héroïne de l’horreur.”

Anna Starobinets, journaliste et figure de proue de la littérature fantastique russe, voit son destin basculer en 2012. Lors d’un examen de routine, elle apprend que son enfant à naître souffre d’une malformation incurable. Ce qui devait être une promesse de vie se transforme en une épreuve de force contre l’inhumanité systémique.

D’une plume incisive mêlant dérision salvatrice et sincérité déchirante, l’auteur retrace son calvaire : la brutalité du milieu hospitalier russe qui déshumanise les patientes, l’errance entre des établissements de santé aux pratiques arriérées, jusqu’à son “évasion” vers l’Allemagne.

Ce récit n’est pas seulement un témoignage personnel sur la perte d’un enfant, c’est un manifeste puissant contre le silence et la violence institutionnelle. En nommant les lieux et les responsables, Starobinets a brisé les tabous sur l’avortement thérapeutique et le deuil périnatal, et déclenché une intense polémique en Russie.

LETTRES RUSSES
série dirigée par Laurence Foulon

REGARDE-LE

ANNA STAROBINETS

Née en 1978, Anna Starobinets est devenue la référence des jeunes autrices russes engagées. Opposée à la guerre en Ukraine, elle vit en Europe.

DE LA MÊME AUTRICE

JE SUIS LA REINE, Mirobole, 2013 ; Folio SF n° 511.

LE VIVANT, Mirobole, 2015 ; Pocket Science-fiction, n° 7217.

REFUGE 3/9, Agullo, 2016 ; Pocket Science-fiction / Fantasy n° 7260.

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement des systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Titre original :

Posmotri na nego

Éditeur original :

Corpus (AST)

Publié avec l'accord de l'agence Wiedling Literary

© Anna Starobinets

© ACTES SUD, 2026

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-22177-5

Photographie de couverture : © Kimberly Chiaris

ANNA STAROBINETS

Regarde-le

traduit du russe
par Raphaëlle Pache

ACTES SUD

AVANT-PROPOS

C'est une chose d'inventer des histoires qui font peur, c'en est une autre, totalement différente, de devenir soi-même l'héroïne de l'horreur. Je me suis longtemps demandé si ce livre valait la peine d'être écrit. Tout ça est trop personnel. Trop vécu. Ce n'est pas de la littérature.

Sauf que tout ce que je sais faire, c'est écrire. Je ne possède aucune autre compétence qui permette de changer le monde. Ce livre ne parle pas seulement de la perte qui m'a frappée personnellement. Ce livre parle de l'inhumanité du système en place dans mon pays lorsqu'une femme est obligée d'interrompre sa grossesse pour raisons médicales. C'est un livre sur l'inhumanité et l'humanité en général.

On ne fait pas revenir ce qui est perdu. Ceux qui ont abdiqué tout visage humain ne redeviendront pas des hommes. Mais le système peut être corrigé et c'est cet espoir qui m'anime. C'est dans ce but que je donne les vrais noms et prénoms des personnes rencontrées, ainsi que le nom des établissements concernés. C'est dans ce but que j'écris la vérité.

Sûrement que mes espoirs seront déçus. Que les décideurs et ceux qui dirigent ce système n'ouvriront

jamais mon livre. Que ceux dont j'ai cité les noms n'éprouveront rien hormis de la colère. Soit.

Mais si ce livre aide une seule personne rongée par le chagrin, alors il n'aura pas été écrit en vain.

Et ce qui nous est arrivé aura au moins un sens.

*À Sacha, mon mari, qui est toujours avec moi.
À Sacha, ma fille, qui est devenue ma consolation.
À Natacha, qui m'a accompagnée dans cet enfer.
À mes parents, qui nous ont aidés dans cette
évasion.
Aux médecins de l'hôpital de la Charité, qui
ont fait preuve d'humanité.
À tous mes amis, qui m'ont soutenue.
À mon fils sans nom, qui est resté si peu de
temps avec moi.
Et à Liova, mon second fils, qui est resté avec moi.*

I

NOUS

L'ANOMALIE

— Alors, c'est une fille ou un garçon ? je demande à l'échographe.

Il a déjà eu le temps de me montrer le cerveau — “il a un très bon cerveau, cet enfant” — et le cœur — “tout est parfaitement développé de ce côté-là” —, de me dire que sa taille correspondait à une grossesse de seize semaines, et de me poser cette question absurde : “Vous avez quoi, déjà, comme enfant ?”, à laquelle, en seize semaines, j'ai eu le temps de m'habituer, et j'ai déjà répondu que, comme enfant, j'avais une fille de huit ans. Donc j'aimerais bien un garçon, cette fois. Et par conséquent, voilà, je lui demande ce qu'il voit, or bizarrement, il garde les lèvres fermement pincées. Comme s'il avait dans la bouche une grosse baie acide qu'il hésitait à recracher. Il passe la sonde sur mon ventre et observe l'écran sans répondre. Il se tait pendant trop longtemps, et puis il dit :

— C'est un garçon.

Mais il y a quelque chose qui cloche dans sa voix. Dans son intonation. Il pince de nouveau les lèvres. La scène me rappelle immédiatement le début d'un roman de science-fiction que j'ai écrit, *Le Vivant* : “Le capteur a couiné et le médecin a lu le résultat.

« Il y a quelque chose qui cloche ? » ai-je demandé. Pas de réponse. « Il y a quelque chose qui cloche avec le bébé ? »

Et voilà, nous sommes en novembre 2012, c'est moi qui suis dans le cabinet d'un médecin qui se tait à côté d'un échographe qui couine et c'est moi qui demande :

— Il y a quelque chose qui cloche avec le bébé ?

Il se décide enfin à se débarrasser de la baie acide.

— Vous avez des antécédents de pathologie des reins dans votre famille ?

— Non...

— Je n'aime pas la structure des reins de ce fœtus. Elle est hyperéchogène.

Pendant quelques secondes, j'éprouve une sorte de soulagement. Les reins, tu m'en diras tant. Bon, parce que les reins, d'accord, c'est important, mais ce n'est quand même pas le cœur, les poumons ou le cerveau, son cœur et son cerveau fonctionnent bien, et pour ce qui est des reins, eh bien, on se débrouillera, on les fera soigner, d'autant qu'il n'y a pas la moindre maladie héréditaire des reins dans la famille. C'est sans doute bon signe...

— Et ils occupent la majeure partie de l'abdomen du fœtus, ajoute-t-il. Ils sont cinq fois plus gros qu'ils ne devraient.

On a beau ignorer ce qu'est une structure hyperéchogène, il n'en reste pas moins que les reins ne sont pas censés occuper tout le ventre. Si bien que, naturellement, je comprends que ça va mal. Très mal.

— Ce fœtus a sans doute une polykystose rénale, conclut-il. Essayez-vous et rhabillez-vous.

C'est, semble-t-il, à cet instant que je me dédouble brièvement pour la première fois. L'un de mes moi

essuie de ses mains tremblantes le gel étalé sur le ventre, tandis que l'autre observe attentivement et tranquillement le premier, ainsi que le médecin ; de façon générale, ce moi-là est très observateur. Il remarque, par exemple, que le médecin n'appelle plus mon enfant "enfant". Mais "foetus".

— Il va falloir faire une échographie plus poussée, dit-il en m'écrivant sur une feuille le nom d'une clinique ainsi qu'un nom de famille. Il serait souhaitable que vous vous adressiez à ce médecin, c'est un spécialiste des anomalies du développement foetal.

Je demande :

— C'est très grave ?

Il répond, mais à une autre question :

— Je suis seulement échographiste. Je ne suis ni un spécialiste, ni Dieu, et je peux me tromper. Allez consulter un spécialiste.

J'ai l'impression qu'il a envie d'ajouter : "Et priez", mais il ne le dit pas.

Le déni est considéré comme le premier stade du chagrin : à l'annonce d'une nouvelle affreuse, on ne serait pas en mesure d'y croire sur-le-champ. On affirme que ce n'est rien de plus qu'une erreur ou un mensonge délibéré, que l'échographiste est un charlatan, qu'il prescrit une nouvelle échographie chez son copain pour pomper de l'argent... Oui, j'ai déjà vu ça sur des forums consacrés aux pathologies de la grossesse, et même ma mère, quand je lui répète les résultats de cette échographie, passe rapidement à ce stade, littéralement sous mes yeux, c'est un mécanisme de défense classique. Pourtant, chez moi, allez savoir pourquoi, il ne fonctionne pas. Avant d'aller sur internet trouver des infos sur la polykystose, avant que le diagnostic ne soit posé,

à l'instant où il a regardé l'écran et s'est tu, j'ai compris que quelque chose n'allait pas. Vraiment pas.

Je paie l'échographie et sors dans l'obscurité humide de novembre. Je marche dans la rue et puis je me rends compte que je suis venue en voiture, mais je ne parviens pas à me rappeler où je l'ai garée. J'erre une vingtaine de minutes autour du Centre d'obstétrique et de gynécologie de la rue Bolchaïa Pirogovskaïa, oubliant sans arrêt ce que je suis en train de chercher. J'ai du mal à avancer. Comme si je me déplaçais à l'intérieur d'un nuage noir et épais. Je finis par tomber sur ma voiture, je monte à l'intérieur et me connecte à internet sur mon téléphone. Je tape : "polykystose rénale du fœtus" et j'ouvre, j'ouvre des liens, les uns après les autres et je comprends qu'il existe deux types de polykystose : la dominante (ou "adulte") et la récessive ("infantile"). Que la dominante, c'est justement celle qu'on trouve au sein d'une même famille, et qu'on peut vivre avec, en général. Quant à la récessive, c'est celle qui me concerne. Les photos montrent des nouveau-nés monstrueux, visage aplati et ventre énorme, tout gonflé. Des nouveau-nés morts. Une polykystose infantile ne laisse aucune chance de survie.

... L'épais nuage noir qui m'encerclé s'insinue soudain dans ma bouche et ma gorge. Je suffoque. Je n'ai plus d'air pour respirer. Mon autre moi, celui qui est calme et froid, note que je ne me contente pas de fixer bêtement l'écran de mon téléphone en avalant de l'air par la bouche, mais que j'emprunte aussi la rue du 10^e-Anniversaire-d'Octobre et que tout le monde me klaxonne, parce que je roule à contresens.

Par miracle, je parviens tout de même à regagner mon domicile. Je n'arrive pas à respirer et quand ma fille Sacha, que nous surnommons la Belette, accourt, toute joyeuse, en me lançant : "Alors, c'est un garçon ou une fille ?", et que mon mari, qui s'appelle Sacha lui aussi, sort de la cuisine les mains mouillées et s'enquiert, blasé : "Tout est normal ?", je suis incapable de parler, je ne fais qu'aspirer et aspirer encore de l'air, sauf qu'il n'y a pas d'air, mon nuage noir l'empêche d'entrer dans mes poumons.

— Qu'est-ce qui se passe avec le bébé ? insiste Sacha Senior en m'attrapant par les épaules. Qu'est-ce qu'il a, notre bébé ?

La Belette nous observe, effrayée, sur le point de pleurer. Mon moi attentif, calme, nous observe également, avec un air de reproche. Il désapprouve que nous effrayions notre fille. Il désapprouve que je ne puisse faire preuve de retenue. Il trouve toutefois amusant que nous donnions l'impression, en quelque sorte, de jouer une scène tirée d'une série télévisée.

— Je n'arrive pas à respirer, dis-je en sanglotant, conformément aux lois du genre.

Mon mari m'apporte un verre de whisky et me conseille de le boire cul sec. Et il ajoute, avec un coup d'œil à mon ventre qui vient tout juste de commencer à s'arrondir :

— Une dose comme celle-là ne lui fera aucun mal. Bois.

J'avale le contenu du verre et, de fait, la tension se relâche. Je respire, je regarde Belette Junior et Belette Senior. Ce matin même, nous avons discuté du statut de ce nouvel enfant. Sacha redoutait qu'il ne lui prenne sa place de Junior, sur quoi

je lui ai assuré que nous l'appellerions Mini-Belette et que personne ne serait lésé... À présent, je leur dis à tous les deux, je dis à mes Belettes :

— C'est un garçon, mais il ne naîtra pas. Sans doute pas.

Mon mari et moi passons le reste de la soirée sur internet à nous renseigner sur la polykystose. De temps en temps, je sanglote et mon mari me dit que ce n'est pas encore une certitude, qu'il faut d'abord attendre l'échographie du spécialiste, que je cède à la panique de façon prématurée. De son côté, Belette Junior me confectionne une petite carte sur laquelle elle dessine une fleurette et m'écrit, de son écriture tordue qui lui vaut de se faire enguirlander à l'école : "Maman, tout ira bien." Puis elle m'apporte ses jouets, l'un après l'autre, en me disant qu'ils seront mes talismans, qu'ils me protégeront.

Ce soir-là, pour la première fois en seize semaines, le bébé commence à bouger dans mon ventre. Ce sont des mouvements doux et glissants, comme s'il me caressait. Comme si nous étions tous réunis, toute la famille Belette au complet, à ceci près que Senior et Junior se trouvent à l'extérieur, tandis que Mini-Belette est à l'intérieur. Comme si tout allait bien se passer. Comme au cinéma.

CEUX-LÀ NE SURVIVENT PAS

Le lendemain matin, Belette Junior se réveille avec un mal de gorge, si bien que Senior reste avec elle. De mon côté, je m'apprête à aller seule au Centre d'obstétrique, de gynécologie et de périnatalogie V. I. Koulakov de la rue Oparina.

Pendant la nuit, j'ai aussi eu le temps de chercher le Dr Voïévodine sur Google – celui dont le nom figure sur ma feuille – et Google m'a appris que c'était effectivement l'un des meilleurs spécialistes du pays. Au téléphone, le service d'accueil m'a répondu que Voïévodine ne me recevrait pas, qu'il n'avait pas de créneau libre avant trois semaines, mais qu'ils avaient d'autres spécialistes de très haut niveau. Que c'était très difficile d'obtenir un rendez-vous immédiat avec l'un d'eux, mais qu'il était possible d'essayer. Venez au centre.

Je prends mes talismans avec moi – un chien et un suricate en peluche – et j'y vais. Je ne peux pas attendre trois semaines. Dans le centre d'obstétrique, il y a un nombre incroyable de femmes et une poignée d'accompagnateurs masculins. Assis dans la salle d'attente, ce petit monde patiente en attendant son tour. Presque toutes les femmes ont des ventres énormes. La moitié d'entre elles, au minimum, sont

de “futures mamans poules”. Pendant que je promène les yeux autour de moi, en quête du bureau d'accueil, une future maman poule annonce à sa voisine non loin de moi, d'une voix capricieuse et fluette : “Moi, je ne prends pas d'hormones, juste des vitamines. Parce que le plus important, c'est que le petit chou soit bien à l'aise dans mon ventre.” Les futures mamans poules (comme elles se désignent sur les forums féminins) se distinguent des femmes juste enceintes par une sentimentalité exacerbée, une tendance à parler d'une petite voix attendrie et parfois, par-dessus le marché, à porter des salopettes de grossesse roses. Leurs ventres abritent des “petits choux” et des “poupons”. Lesquels s'y trouvent tout à fait à leur aise... Tandis que le mien, non. Le mien ne se trouve sans doute pas à son aise. Parce qu'il y a peu de chances que quiconque soit à son aise avec des reins cinq fois plus gros que la normale. Et moi non plus, je ne suis pas à mon aise dans cette salle d'attente semblable à un hall de gare. Parmi ces femmes dont le visage suggère qu'un petit train va venir les chercher jusqu'ici pour les emmener vers un avenir radieux. Vers les laits maternisés, les rubans roses et bleus, les brassières et les couches. Et leurs petits choux aux reins normaux.

Moi, je ne monterai pas dans ce train.

Est-ce de la jalousie ? Bon, je ne vais pas mentir. Oui, je suis jalouse.

Je fais la queue pour prendre rendez-vous et j'explique que j'ai absolument besoin d'une échographie avec un spécialiste.

— Mais vous êtes enceinte ? s'étonne la gentille dame derrière son comptoir. De combien ?

Quatre mois, mais mon ventre se remarque à peine. Comme si je n'étais pas enceinte du tout. C'en est même vexant.

— Seize semaines, je lui réponds. Polykystose rénale du fœtus. S'il vous plaît.

La dame se prend de compassion pour moi et va se renseigner pour savoir si l'un des hyper-super-spécialistes accepterait de me recevoir aujourd'hui, sans rendez-vous.

Une future maman poule en survêtement rose s'écarte légèrement de moi, comme si elle craignait d'être contaminée par mon malheur. Tous les regards, dans la file d'attente, sont noirs, mais ce n'est pas vers moi qu'ils sont tournés, juste vers le côté où je me trouve.

La dame revient au comptoir.

— Le Pr Demidov est d'accord pour vous recevoir. C'est une sommité. Je vous inscris ? L'échographie sera facturée trois mille roubles.

J'accepte. Trois mille roubles, qu'est-ce que c'est ? Je suis prête à donner davantage. Mon échographie avec le non-spécialiste d'hier, rue Bolchaïa Pirogovskaïa, m'a coûté autant. Je prends place dans la salle d'attente et tape dans la barre de recherche de mon smartphone : "Demidov échographie du fœtus". Wikipédia m'apprend que Vladimir Nikolaïévitch Demidov est un "gynécologue obstétricien soviétique et russe, périnatologue. Docteur en médecine. Professeur. Fondateur du diagnostic échographique et prénatal en URSS". Autrement dit, en effet, une sommité.

J'éprouve un accès de reconnaissance envers ce professeur déjà âgé, qui, au débotté, simplement, sans faire de manières, par pure compassion, a

accepté de me recevoir le jour même. Voilà ce qu'est un vrai médecin avec un grand *M*. L'école soviétique. Mon numéro (les numéros s'allument sur un tableau d'affichage) ne va pas être appelé tout de suite et je pars en quête des toilettes.

Il n'y a qu'un WC pour tout l'étage, c'est-à-dire une seule cabine. Si vous êtes un homme, ou une femme qui n'a jamais été enceinte, vous ne savez peut-être pas que les envies d'uriner sont fréquentes et très impérieuses chez les femmes enceintes, primo pour des raisons hormonales et secundo parce que l'utérus en croissance comprime la vessie. C'est donc assez pénible de faire le pied de grue devant un unique WC dans une queue de quinze personnes. Si je donne toutes ces précisions, ce n'est pas parce que je ne comprends pas pourquoi il n'y a qu'une seule cabine (même si, en effet, je ne comprends pas), mais pour bien décrire l'état dans lequel je me trouve quand mon tour arrive enfin. Je m'apprête à saisir la poignée lorsqu'une femme de ménage munie d'un seau et d'un balai me barre le passage. Elle me le barre littéralement : elle se plante dans l'encadrement de la porte et m'empêche d'avancer. Puis elle baisse les yeux, regarde mes pieds, mes bottines d'hiver, et son visage alors me renvoie une expression haineuse :

— Pourquoi t'as pas de surchaussures ?

Pourquoi n'ai-je pas de surchaussures ? Je ne sais pas. Je n'y ai pas pensé. Je n'ai pas vu où on les vendait.

— Je ne savais pas, excusez-moi.

— Elle savait pas, ben voyons. Descends au rez-de-chaussée mettre des surchaussures. Sans ça, interdiction d'entrer dans les toilettes.

Je comprends que je n'atteindrai jamais le rez-de-chaussée. Si maintenant, à cet instant précis, je n'ai pas accès à la précieuse cabine, je vais tout simplement me pisser dessus.

— J'ai très, très envie, dis-je à la femme de ménage. Après ça, j'irai chercher des surchaussures.

— Je laisse passer personne sans surchaussures, réplique-t-elle.

Et là, je deviens animale. Je comprends que je la hais, qu'elle me hait, c'est réciproque, nous sommes deux femelles agressives. Je ne suis plus une patiente du centre médical, elle n'est plus une employée, notre déshumanisation est instantanée. J'évalue les forces en présence. Elle, c'est une femelle âgée, moi je suis jeune. Je suis clairement plus forte qu'elle. Je la repousse donc tout simplement avec mes deux mains et je me rue à l'intérieur de la cabine, je m'enferme et je satisfais enfin ce qu'on nomme un besoin naturel.

— En voilà une garce. Va te faire..., lance la femme de ménage de l'autre côté de la porte.

Une fois ma vessie soulagée, je descends tout de même au rez-de-chaussée où j'achète des surchaussures. Et j'attends qu'on m'appelle. Mon mari me téléphone pour me dire qu'il a réussi à joindre l'assistante du Pr Voïévodine : je peux me rendre à son cabinet, il me recevra peut-être. Sauf que j'ai déjà payé l'échographie avec Demidov. Et que mon numéro ne va pas tarder à être appelé. Je reste donc et j'attends. Le Pr Demidov me reçoit au bout d'une heure.

Il passe la sonde sur mon ventre et marmonne :

— ... Alors, les reins... Oui... On dirait bien qu'il y a une polykystose... À moins qu'il ne s'agisse

d'une multikystose bilatérale... Alors, le sexe... C'est un garçon... Présentation par la tête... Je vais examiner son cerveau de façon transversale... Enlevez le bas...

Je me déshabille. Demidov échange à mi-voix avec son assistante, j'entends un marmonnement indistinct :

— Bien sûr... Qui est-ce que ça n'intéresserait pas ?

Sur quoi, elle sort du cabinet.

Le professeur m'introduit une sonde dans le vagin.

Une minute plus tard, une quinzaine de personnes en blouse blanche entrent dans la salle d'examen sur les talons de l'assistante : des étudiants en médecine et de jeunes médecins.

Ils s'alignent le long du mur et observent sans piper mot. Pendant que moi, je suis étendue, dénudée. Avec une sonde endovaginale enfoncée où je pense. Je me dédouble à nouveau. Mon moi au bord de l'hystérie ferme les paupières pour ne plus les voir et, semble-t-il, pleure. L'autre moi, l'observateur plein de calme, trouve drôle que toute la scène, par les sensations qu'elle lui procure et par les personnes qui s'y trouvent, s'apparente à un fragment de cauchemar. Il y a un type de cauchemars assez répandu, où le rêveur se retrouve par exemple appelé au tableau dans une classe alors qu'il est cul nu.

Demidov ressort la sonde de mon vagin et repasse sur mon ventre, dans le seul but de montrer aux étudiants ce qu'ils ont raté.

— Regardez bien ce tableau clinique caractéristique, déclare le professeur. Voilà les kystes... Vous voyez ? Les voilà, des kystes multiples... La taille des reins excède de cinq fois la norme... La vessie

est atrophiée... Regardez comme c'est intéressant... Les eaux sont pour l'instant en quantité normale... Mais elles ne vont pas tarder à manquer... Avec des anomalies pareilles, les bébés ne survivent pas...

Ne survivent pas. Ne survivent pas. Ne survivent pas.

Le Pr Demidov ne s'adresse pas à moi, mais à ses étudiants. Moi, il ne me prête plus aucune attention. Je ne suis plus là.

Pendant un certain temps, c'est mon moi calme qui prend le contrôle total de mon corps. Je suis allongée là, sans culotte, des larmes coulent sur mes joues, des bébés pareils ne survivent pas, mais ce n'est pas à moi que ça arrive. Moi, je réfléchis.

Je me dis que, à des fins purement pédagogiques, il est important de montrer aux étudiants et aux médecins débutants un "tableau clinique caractéristique". Que c'est tout simplement indispensable à la formation de cadres qualifiés. Afin qu'ils distinguent une pathologie d'une autre. Un kyste d'un autre. Et je comprends qu'il est primordial de montrer comment se présente telle ou telle pathologie à partir d'un exemple vivant. Le mien, en l'occurrence. Cependant, voilà ce qu'il y a de curieux : si, en cet instant, je sers honnêtement la science dans son ensemble et le Centre d'obstétrique, de gynécologie et de périnatalogie V. I. Koulakov en particulier, pourquoi diable ai-je déboursé trois mille roubles pour que le professeur puisse donner ce cours magistral ? Et puisque j'ai payé ce prix, pourquoi cette sommité de la science ne m'a-t-elle tout simplement pas demandé si je n'avais rien contre le fait d'être observée par une foule d'inconnus ? Je n'y aurais probablement rien trouvé à redire,